

INTERLUDE : LES FEMMES AU CALVAIRE
(15 40-41)

Entre les péripécopes B et C, l'Interlude forme une parenthèse qui interrompt le récit. Les *femmes* qui y sont présentées, et dont on ne dit rien sinon qu'elles *observent, theôrein* (15 40), arrivent de nulle part et ne joueront aucun rôle dans la péripécopie C. Cette disposition, avec sa part d'illogisme, est aussi celle de Matthieu et de Luc.

Egalement commun avec Matthieu est le flash-back sur le rôle de ces femmes aux temps du ministère de Jésus en Galilée (15 41)²³⁶. Relevons-y simplement que les deux verbes *akolouthein* et *diakonein*, *suivre* et *servir*, rapprochés de la sorte, forment un superbe raccourci de ce que devrait être la vie d'un disciple. Il y a un à-propos caché, mais terrible, à tracer ce portrait au moment précis où les disciples en chair et en os (ceux qui ne sont pas des femmes...) ont si lamentablement déserté ce double devoir.

La seule nuance apportée à l'éloge implicite des femmes est qu'elles observent *de loin, apo makrothen*. Cette notation (15 40), si proche du verbe *akolouthein* (15 41), ne peut manquer d'évoquer le début de S 19, où il était dit que Pierre *apo makrothen êkolouthêsen* (14 54). J'ai commenté ce détail en temps voulu.

Quant à la notation que ces femmes avaient *accompagné Jésus dans sa montée à Jérusalem, sunanabasai autôî eis Hierosoluma*, propre à Marc avec cette précision, elle implique que Jésus, sur la croix où les femmes l'observent, est arrivé tout justement au terme de cette *montée*.

C. ENSEVELISSEMENT DE JÉSUS
(15 42-46)

Dans cette péripécopie, plusieurs détails d'écriture ont pour but, selon les habitudes de Marc, d'évoquer d'autres passages de la Passion. On peut même, sans forcer le moins du monde, y percevoir un écho précis de chacune des quatre Sections de la Cinquième Partie.

S 17, ou plus précisément S 17 B, l'autre scène qui a lieu *opsias genomenês* (14 17 et 15 42), est rappelée par son thème principal, celui du *corps, sôma*, de Jésus (15 43). Mais on peut noter que le mot fait place aussitôt (chez Marc seul) au mot *ptôma* (15 45), qui désigne plus précisément un corps mort ; ce terme crée une autre correspondance, car, on l'a vu, il concluait le récit de la mort de Jean le Baptiste (6 29)²³⁷, joint au mot *mnêmeion*, qu'on retrouve également ici (15 46).

De S 18 revient un mot, encore plus frappant en raison de son caractère inattendu, *sindôn* (15 46), qui désigne ici le linge que Joseph d'Arimateie achète pour servir de suaire. En 14 51, c'était celui qui formait si étrangement l'unique vêtement du *jeune homme* de Gethsémani. Du même coup, ce dernier épisode, propre à Marc, est ramené à l'esprit ; mais c'est seulement dans la péripécopie D qu'il livrera son sens ultime.

S 19 est évoqué par le protagoniste même de notre épisode, Joseph d'Arimateie. Ce n'est pas n'importe qui : c'est un *bouleutês* (15 43), donc un membre du Sanhédrin. Aussi, malgré le caractère ténu du rappel verbal, renvoie-t-il à la délibération, *sumboulion*, qui a décidé de l'exécution de Jésus par les Romains (15 1), et à laquelle il a certainement pris part²³⁸.

Enfin, avec la péripécopie précédente de la présente Section, il y a deux crochets. Le plus massif est évidemment le personnage du *centurion* (mis en scène ici par Marc seul). Le second est le verbe *kathelein*, *descendre*, employé par Marc seul en 15 36 et 46 : ce n'est pas *Elie* qui viendra *descendre* Jésus de sa croix, selon le défi des soldats romains, mais il n'y sera tout de même pas laissé.

²³⁶ Luc a transporté cela à sa place chronologique (Lc 8 1-3).

²³⁷ Ce sont les deux seules occurrences de ce mot chez Marc.

²³⁸ Une disposition de la législation juive, qui peut très bien avoir été déjà en vigueur lors du procès de Jésus, veut qu'une condamnation à mort par le Sanhédrin soit invalide si elle a été unanime. Il y a donc place pour un Joseph d'Arimateie dans le Sanhédrin qui a condamné Jésus (malgré le *pantes, tous*, de 14 64, qu'on n'est pas obligé de prendre au pied de la lettre).

D. LE TOMBEAU VIDE (15 47 - 16 8)

S'il est vrai que la "finale" 16 9-20 est un ajout postérieur, S 20 D est la dernière péricope authentique de notre Second Evangile. Mais cela donne à celui-ci une fin si peu satisfaisante au premier regard, voire si choquante, que la majorité des exégètes, partant du postulat que ce ne peut être là la conclusion voulue par l'Évangéliste, supposent qu'il y avait quelque chose après, qui a disparu pour une raison sur laquelle ils ont beaucoup spéculé sans arriver à être convainçants.

Je vais prendre les choses en sens inverse. Je m'efforcerai de montrer, en recourant à la méthode que j'ai utilisée jusqu'ici, que, d'un point de vue littéraire, on peut reconnaître à la péricope S 20 D le caractère d'une péricope résolument terminale.

Je vois cela dans un assez étonnant effet de récapitulation :

- les neuf versets de S 20 D ne contiennent pas une phrase, presque pas un mot, qui ne soit comme gonflé de souvenirs ;
- et, d'autre part, ces souvenirs remontent, non seulement aux trois premières péricopes de S 20, mais aussi aux trois premières Sections de la Passion, et même, au-delà, aux quatre premières Parties de l'Evangile.

Si l'on accepte cette vue, la question à se poser deviendra : quelle pensée Marc a-t-il pu avoir en tête, pour donner à son Evangile une telle conclusion ?

Cela demande à être regardé de très près, quitte à accorder à ce seul petit morceau un développement sans commune mesure avec aucun autre.

Je commencerai par lire le texte intégral de la péricope, petit bout par petit bout. Je reprendrai ensuite toutes les allusions que j'aurai repérées, en les reclassant dans l'ordre où elles se présentent quand on lit l'Evangile à la file.

Les correspondances que je relèverai ne sont pas toutes propres à Marc. Je soulignerai celles qui le sont.

a) Lecture continue de la Section S 20 D

Marie Madeleine et Marie (mère) de José observaient où il avait été mis, etheôroun pou tetheitai (15 47).

Ces femmes sont les mêmes que celles de l'Interlude²³⁹. C'est un crochet d'autant plus évident qu'aux deux endroits elles font la même chose : *theôrein*.²⁴⁰ La première fois, ce qu'elles *observent* ainsi, c'est la croix, d'où Jésus va être décroché ; la seconde fois, c'est le tombeau, d'où il va disparaître : deux lieux dont aucun ne pourra le retenir.

Et, le sabbat une fois passé... (16 1a).

Luc est encore plus explicite : *Pendant le sabbat, elles restèrent-inactives selon le commandement* (Lc 23 56b). Mais, chez Marc, l'absence de toute allusion à l'observance rituelle donne à penser que ce *sabbat*-là a pour lui une autre signification.

En fait, outre le léger crochet qu'il forme avec le *pro-sabbat* du début de la péricope précédente (15 42), il renvoie aux débuts mêmes du ministère de Jésus, qui étaient présentés dans le cadre d'une longue journée de *sabbat* (1 21-34). Littérairement parlant, cela constitue une immense inclusion. Et celle-ci incite inmanquablement à comparer les deux *sabbats*.

Ce qui apparaît alors, c'est un contraste violent entre eux : celui de Capharnaüm avait été débordant d'activités (sans que soient encore mentionnées les objections des légistes concernant l'observance du jour sacré) ; celui de Jérusalem est d'une vacuité totale, presque vertigineuse quand on en prend conscience. Contraste plein de sens. Contrairement à Matthieu et à Luc, Marc n'a reparlé du *sabbat* depuis S 2 qu'une fois en passant (6 2) ; la pensée se

²³⁹ Moins Salomé ; mais la rédaction de la liste n'est pas totalement cohérente dans ses trois occurrences (15 40 ; 15 47 ; 16 1). Cette répétition si rapprochée n'est d'ailleurs pas sans gêner...

²⁴⁰ Le mot, ou son équivalent, n'est employé par Matthieu que la première fois, et Luc a deux verbes différents.

reporte donc d'elle-même à S2 et à son grand dit : *Le Fils de l'Homme est seigneur même du sabbat* (2 28). La leçon devient claire : Jésus est libre de passer ses *sabbats* comme il l'entend : dans l'activité ou dans le silence. Ce ne sont que deux manières différentes pour lui de manifester sa *seigneurie*. Cela donne au "Samedi Saint" une autre profondeur que la simple obéissance des femmes à une prescription, si vénérable soit-elle !

Marie Madeleine et Marie (mère) de Jacques et Salomé achetèrent des aromates pour aller l'oindre, aleiphein (16 1b) ; les derniers mots sont propres à Marc.

Le verbe *acheter, agorazein*, est un crochet avec la péricope C (voir 15 46) ; il est propre à Marc les deux fois. Simple détail.

La démarche des femmes rappelle manifestement, malgré la différence du vocabulaire, celle de cette autre femme qui était venue parfumer, *murisai*, le corps de Jésus au cours d'un repas chez Simon le lépreux (14 8).

Entre le geste de la femme de Béthanie et celui des "Saintes Maries", il y avait une continuité, affirmée d'avance par Jésus lui-même (14 8) ; l'éloge qu'il avait fait alors de celle-là rejaillit donc tacitement sur celles-ci²⁴¹. Mais le contraste entre les deux scènes n'est pas moins frappant ni moins riche d'enseignement. Chez Simon le lépreux, le corps de Jésus avait été effectivement parfumé ; le matin de Pâques, ce corps a disparu, et les femmes en sont pour leurs frais. Cela dit de façon parlante pour notre imagination ce qui est si clair pour notre intelligence : que la mort de Jésus a bouleversé de fond en comble, et définitivement, toute relation avec lui.

Et très (tôt) le matin, lian prôï, le premier (jour après le) sabbat... (16 2a).

L'alliance de mots *lian prôï*, propre à Marc, n'a été entendue jusqu'ici (à quelque chose près : *prôï ennukha lian*) qu'une fois : le lendemain de l'autre sabbat, celui de Capharnaüm, où elle est également propre à Marc (1 35). L'inclusion entre le début du ministère de Jésus et sa fin se poursuit donc. Et la comparaison des deux circonstances est, une fois de plus, riche en enseignement. Au petit matin à Capharnaüm, Jésus avait déclaré haut et fort qu'il lui fallait *aller ailleurs, agômen allakhou* ; n'est-ce pas précisément ce qu'il a fait en quittant son tombeau ?

Mais le mot *prôï* évoque encore une autre chose propre à Marc. Quand Jésus avait dit que le "patron" pouvait revenir à n'importe quelle heure, Marc avait eu cette énumération de quatre éventualités²⁴² : *le soir, ou à minuit, ou au chant du coq, ou le matin, prôï* (13 35). Par là, comme je l'ai dit en analysant le Discours Prophétique (p. 104), Marc voulait certainement annoncer à mots couverts que le "retour du patron" se réaliserait sous de multiples formes, aussi bien dans le *chant du coq*, qui faisait revenir Pierre à lui-même, que dans la vision du *tombeau vide au petit matin*, qui ouvrirait les femmes à une dimension insoupçonnée de la réalité.

...elles arrivent près du tombeau epi to mnêma, comme le soleil se levait (16 2b).

Nous verrons un petit peu plus loin les femmes entrer *dans le tombeau, eis to mnêmeion* (16 5), puis s'éloigner en courant *du tombeau, apo tou mnêmeiou* (16 8). Nous avons eu le même enchaînement de mouvements (avec une légère variation dans les prépositions) pour la synagogue de Capharnaüm (1 21, 23, 29), puis pour le Temple de Jérusalem (11 11, 27 ; 12 35 ; 13 1). La synagogue, le Temple, le *tombeau* : quelle étonnante série ! Il est vrai que, dans le dernier cas, ce n'est plus Jésus qui est montré entrant et ressortant...

Et elles se disaient entre elles : Qui roulera la pierre pour nous à l'écart-de l'entrée du tombeau ? Et, levant les yeux, elles observent (c'est encore theôrein) que la pierre a été roulée ; or elle était très grande (16 3-4).

Cette *pierre* qu'il faut *rouler* pour fermer le *tombeau* (15 46) ou pour le rouvrir (16 3-4) rattache d'un nouveau crochet, massif celui-là, la péricope D à la péricope C. Or elle n'est nommée par Matthieu que la première fois, et par Luc que la seconde.

Quant aux derniers mots : *or elle était très grande*, ils sont entièrement propres à Marc. Les aurait-il introduits par simple goût des détails concrets ? Je ne peux m'empêcher de me demander s'ils ne véhiculent pas en secret une allusion à la petite scène d'admiration devant

²⁴¹ Si l'on a la curiosité de se demander rétrospectivement qui sont les gens à qui Jésus a un jour adressé des éloges, on trouvera bien peu d'hommes à aligner en face de ces femmes...

²⁴² Là où Luc n'a que les deux premières, et traduites en mesures de temps romaines (Lc 12 38).

l'architecture du Temple (13 1-2). Marc a été le seul à y employer, quoique séparément, le mot *lithoi* (*potapoi lithoi*) et l'adjectif *mezas* (*megalas oikodomas*). Les grandes pierres du Temple, Jésus avait dit qu'elles ne resteraient pas l'une sur l'autre ; celle du tombeau, elle n'est pas restée en place et rien ne dit ce qu'elle est devenue. Mais peut-être est-ce aller chercher bien loin...

Et, entrées dans le tombeau (voir ci-dessus), elle virent un jeune homme, neaniskon (16 5a).

Ce dernier mot, propre à Marc, n'a eu qu'un autre emploi chez lui : pour le *jeune homme* qui s'enfuit *nu* de Gethsémani (épisode, rappelons-le, également propre à Marc, 14 51-52). Et le *jeune homme* du tombeau est montré, comme l'autre, *peribleblêmenos*, *enveloppé*, terme propre à Marc les deux fois et qui ne paraît pas ailleurs chez lui. Il n'est donc pas douteux que les deux scènes doivent être mises en relation ; et il saute alors aux yeux que le *jeune homme* de Gethsémani, qui arrivait à s'échapper en ne laissant aux mains de ceux qui le poursuivaient que sa *sindôn*, était une prophétie en acte de Jésus échappant à ses persécuteurs²⁴³.

Faut-il en conclure que, de son côté, le *jeune homme* du tombeau est une figure, voire une apparition, de Jésus ressuscité ? La question ne doit être ni traitée par le mépris, ni résolue à la légère.

...(un jeune homme) assis du côté droit, kathêmenon en tois dexiois (16 5b).

Ces mots, propres à Marc, ne sont sûrement pas sans intention. Ils ne peuvent pas ne pas faire penser à ce que Jésus avait dit du Messie (12 36) et du *Fils de l'Homme* (14 62) *assis à la droite de Dieu, ek dexiôn kathêmenon*. De nouveau on ne peut éviter de se demander qui est ce mystérieux *jeune homme*.

(...un jeune homme...enveloppé) d'une robe blanche, leukê (16 5c).

L'adjectif *leukos*, chez Marc comme chez Matthieu, n'est employé que deux fois dans tout l'Évangile : ici, et pour décrire le vêtement dans lequel était apparu Jésus transfiguré (9 3). Cela rend encore plus instante la question de l'identité du *jeune homme*.

Et elles furent bouleversées (16 5d).

Le verbe *ekthambeisthai* (ou *thambeisthai*) est utilisé par Marc²⁴⁴ pour décrire la réaction déclenchée chez les spectateurs par un prodige (*passim*) ou par une parole paradoxale et dure (10 24)²⁴⁵. Mais surtout il a (et lui seul) prêté ce sentiment (*thambeisthai*, puis *phobeisthai*, insistance bien significative) aux disciples suivant Jésus alors qu'il s'approchait de Jérusalem (10 32). Et de nouveau la question, qui devient obsédante : pourquoi les femmes éprouvent-elles devant le *jeune homme* (qui n'a encore rien dit !) exactement le même sentiment que les Apôtres devant Jésus qui les précédait vers un destin menaçant ?

Mais lui leur dit : Ne soyez pas bouleversées. (16 6a)

L'exhortation à ne pas avoir peur, Marc ne l'a rapportée jusqu'ici que deux fois :
- adressée à Jaïre (5 36), et suivie aussitôt de : *pisteue monon, fais confiance, c'est tout*, invitation qui peut avantageusement être sous-entendue dans la scène du tombeau ;
- adressée aux disciples lors de la marche sur les eaux (6 50), et accompagnée alors de : *Egô eimi, C'est moi* ou : *Je suis là*.

Ce n'a donc jamais été chez Marc un ange qui exhortait à la confiance, comme si souvent dans l'Ancien Testament (ou l'Évangile de l'Enfance de Luc) ; c'est Jésus lui-même, et, dans le second cas, en donnant pour motif que c'est lui qui *est là* en personne et qui parle. Certes, le *jeune homme* du tombeau ne dit pas ouvertement : "C'est moi", ce qui laisse pendante

²⁴³ Marc, comme les autres Synoptiques, ne parle de la *sindôn* de Jésus qu'au moment de son achat par Joseph d'Arimatee (15 46) et ne la montre pas, abandonnée et vide, dans le tombeau, comme Jean le fera avec beaucoup de détail (Jn 20 6-7). Mais cela n'infirme pas le rapprochement.

²⁴⁴ Ainsi que des synonymes comme *existanai*, *tarassesthai*, ou plus couramment *phobeisthai*.

²⁴⁵ Matthieu et Luc font de même avec des synonymes. Matthieu n'emploie jamais *ekthambeisthai* et Luc n'a qu'une fois le substantif *thambos* (Lc 4 36 ; 5 9).

la question de son identité, mais le souvenir de la déclaration de Jésus flotte dans l'air ; n'expliquerait-il pas le *bouleversement* des femmes ?²⁴⁶.

(Il dit :) *Vous cherchez, zêteite, Jésus (16 6b).*

Nous sommes tellement habitués aux dits de Jésus rapportés par Matthieu et Luc où il invite à *zêtein* (comme : *Cherchez d'abord le Règne de Dieu*, Mt 6 33) ou donne en exemple des hommes qui *cherchent* (par exemple le berger qui va *zêtein* le mouton égaré, Mt 18 12) que nous ne prenons pas garde à la manière dont Marc utilise ce verbe : toujours avec une valeur plus ou moins péjorative ! Sans même parler de l'usage qu'il en fait pour exprimer la progression du complot des grands prêtres contre Jésus²⁴⁷, ou, moins gravement, la *recherche* condamnable d'un *signe venu du ciel* (8 11-12), on ne le trouve chez lui que pour désigner deux démarches passablement suspectes et auxquelles Jésus oppose une fin de non-recevoir : celle des gens de Capharnaüm qui veulent le retenir (1 37) et celle de *sa mère et ses frères* (3 32). Il faut donc, contrairement à ce qui a lieu chez Matthieu et Luc, entendre au moins une nuance de reproche dans la constatation faite par le *jeune homme* de Marc, que les femmes *cherchent* Jésus.

(Jésus,) *le Nazarénien (16 6c).*

La qualification de *Nazarênos* a déjà été employée trois fois par Marc²⁴⁸ : en 1 24 ; en 10 47 ; en 14 67. Seule la dernière mérite peut-être d'être évoquée ici : elle appartient à la péripécopie du reniement de Pierre, et nous avons déjà relevé une allusion à celle-ci dans l'adverbe *prôï*. Mais c'est une touche à peine sensible et qui n'entraîne pas encore de conclusion ferme sur la relation entre la scène du tombeau et celle du reniement.

(Jésus...) *le crucifié (16 6d).*

Inutile d'insister sur le renvoi à la scène du Golgotha. Mais un petit fait grammatical attire mon attention : *ton estauromenon* est au parfait. Or je suis convaincu que ce temps a, sous la plume de Marc, la plénitude de son sens classique, ce qui, dans le cas présent, veut dire qu'il ne désigne pas Jésus comme quelqu'un qui "a été" crucifié, mais comme quelqu'un qui *est*, à demeure, *un crucifié*. C'est suggérer d'un seul mot ce que Luc et, plus clairement encore, Jean exprimeront par l'image des traces de la crucifixion restées visibles dans les mains et les pieds du ressuscité (Lc 24 39-40 ; et Jn 20 25-27).

Il s'est levé, êgerthê (16 6e).

Ici, c'est l'aoriste ; il est donc bien fait mention d'un événement qui s'est passé à un moment donné. Quand ? Le texte n'en dit rien. Il serait tentant de penser que ce fut au cours de ce *sabbat* dont Jésus était si magnifiquement *seigneur*. Mais la seule chose certaine, c'est que le dimanche matin, *prôï*, c'était chose faite.

Pourquoi Marc a-t-il choisi (ou conservé) ce verbe *egeiresthai* plutôt que *anastênai*, beaucoup plus fréquent sous sa plume pour parler de résurrection ? Je pense que c'est pour situer l'événement dans le prolongement direct de toute cette suite de récits de guérisons où, je l'ai dit²⁴⁹, Marc a mis un point d'honneur à lui trouver une place, même lorsque la nature de la guérison ne le requérait pas. C'est suggérer que chacune de ces guérisons préfigurait sous un certain angle la Résurrection de Jésus, qu'elle y trouve son sens ultime et qu'en retour elle jette sur elle un éclairage particulier ; ainsi on peut dire que la Résurrection est une reprise de service, comme pour la belle-mère de Simon (1 31), une remise en marche, comme pour le paralytique (2 11-12), la restauration de la création dans son état normal, comme pour l'homme à la main sèche (3 3, 5), un éveil, comme pour la fillette (5 41-42), une restitution à l'amour des proches, comme pour le petit possédé (9 22), une réponse à un appel venu d'en haut, comme pour l'aveugle de Jéricho (10 49).

Autre réflexion à propos de cet *êgerthê* : le *jeune homme* parle de Jésus à la troisième personne. Cela n'exclut pas d'emblée leur identité, car déjà Jésus, au cours de sa vie terrestre,

²⁴⁶ Luc l'a senti si fort qu'il situe le *C'est moi* de Jésus lors de sa première apparition de Ressuscité aux Onze, et comme une réponse à leur *trouble, ptoêthentes, tetaragmenoi* (Lc 24 37-38).

²⁴⁷ Voir ci-dessus sur la péripécopie S 19 A..

²⁴⁸ Dont la première seule a un parallèle chez Luc, Matthieu n'employant jamais cette forme.

²⁴⁹ Voir ci-dessus p. 65-66.

avait parlé ainsi de lui-même. Mais c'était alors sous le nom de *Fils de l'Homme*, et pour énoncer, soit des vérités générales, soit des prophéties. Il faut avouer qu'ici, et sous le nom de *Jésus le Nazarénien*, c'est beaucoup moins naturel.

Il n'est pas ici, hôte (16 6f).

Cette fois, l'équivoque est levée : si *Jésus le Nazarénien...n'est pas ici*, le jeune homme, qui y est, ne peut pas être lui. Tout ce qui faisait penser à Jésus dans ce personnage, et dans la réaction qu'il déclenche chez les *femmes*, n'était que figure. Mais cela aurait pu et dû suffire aux *femmes* pour accueillir le message dans toute sa plénitude et sa force...

On peut ajouter que ces trois mots : *Il n'est pas ici* (communs avec Matthieu et Luc) sont peut-être une sorte de pirouette ironique désavouant d'avance tous les "pseudo" qui viendront dire : *Le Christ est ici, hôte* (voir 13 21). Peut-être encore peut-on y entendre une réponse voilée à la vanité naïve de Pierre disant, lors de la transfiguration : *Il est bon que nous soyons ici, hôte* (9 5). Mais ni l'un ni l'autre de ces rapprochements ne s'impose ; on n'y songerait même pas si l'on ne se trouvait dans un contexte où tout prend valeur d'allusion.

Voici l'endroit où on l'avait déposé (16 6g).

Nouvel aoriste : *ethêkan*. Il prend toute sa force par opposition à ce qui était dit un peu plus haut des femmes, regardant où il gisait-déposé, au parfait : *pou tetheitai* (15 47). Le vendredi soir, la déposition du corps de Jésus dans le tombeau paraissait une réalité acquise sans remède, donc constatée au parfait ; le dimanche matin, elle est évanouie dans le passé et n'est plus que quelque chose qu'on raconte, à l'aoriste. Cela donne une force supplémentaire à ce que j'ai dit ci-dessus à propos du parfait *ton estauromenon* ; si l'événement de la Résurrection a mis fin pour Jésus à l'état de "gisant", il est d'autant plus impressionnant qu'il n'ait pas mis fin à celui de *crucifié*.

Mais allez dire..., hupagete eipate... (16 7a).

L'impératif de *hupagein*, propre à Marc ici, est fréquent chez lui (et Matthieu)²⁵⁰ après une de ces guérisons dont nous venons de parler. Mais le seul cas où il s'accompagne d'un message à porter est celui du possédé d'au-delà du lac : *Va ; annonce ce que le Seigneur a fait pour toi* (5 19). Or cet homme, une fois libéré de ses "démons", avait demandé à Jésus la permission de rester avec lui, et le *hupage* de Jésus avait la tonalité d'un renvoi. Il y a quelque chose de cela à l'arrière-plan du récit de Marc ; mais seul Jean l'explicitera vraiment quand il fera dire par Jésus à Marie Madeleine : *Ne reste pas à me toucher, mais va dire à mes frères...* (Jn 20 17).

(Allez dire) à ses disciples et à Pierre... (16 7b).

Les mots : *et à Pierre* sont propres à Marc, et agressivement illogiques : comme si *Pierre* ne faisait pas partie des *disciples* ! Il attirent donc l'attention et font question.

Je pense que l'explication doit être cherchée dans la direction suivante. Tout au long du Deuxième Evangile, *Pierre* a été pour le moins peu flatté. Même sa "confession messianique" lui a attiré, du tac au tac, une rude admonestation de Jésus (*epetimêsen*, 8 33)²⁵¹. Ce portrait sévère a reçu sa touche ultime, la plus appuyée, dans la prédiction du reniement et sa réalisation ; entre les deux, il y avait eu le sommeil de Gethsémani, et nous avons vu²⁵² que Jésus, en revenant alors au vieux nom de *Simon*, avait paru désavouer l'appellation de *Pierre* par laquelle il avait comme transformé la personnalité de son disciple. Mais voici qu'au matin de Pâques, dans la rédaction de Marc, *Pierre* reparaît²⁵³. Le nom sonne comme un signe que rien n'est détruit ni perdu. Cela valait bien la peine de violenter un peu la logique !

²⁵⁰ Luc préfère le verbe *poreuein*.

²⁵¹ Il en va de même chez Luc ; mais au moins celui-ci ne parle-t-il pas de la scène où Pierre est appelé *satan* (8 32-33). Matthieu, lui, ne dissimule pas cette dernière ; mais il lui donne un puissant contrepois par la déclaration : *Bienheureux es-tu, Simon Bariôna...* (Mt 16 17).

²⁵² P. 114.

²⁵³ Chez Matthieu, il n'y a rien de tel : on abandonne définitivement Pierre en larmes (Mt 26 75). Luc, en revanche, lui donnera un rôle important après la Résurrection (Lc 24 12 et surtout 24 34).

Ajoutons que nous avons déjà vu l'évocation en filigrane du reniement de *Pierre* poindre, pianissimo, dans les phrases précédentes, avec les mots *prôï* et *Nazarênos*. La main de Marc se fait ici d'une extrême légèreté ; mais l'intention ne me paraît pas douteuse.

(Dites-leur :) *Il vous précède en Galilée...comme il vous l'avait dit. (16 7c).*

C'est dans l'Évangile de Marc la seule prédiction de Jésus qui soit explicitement répétée : *comme il vous l'avait dit*, renvoyant à **14 28**. Cette insistance exceptionnelle est d'autant plus surprenante que le Deuxième Évangile ne va pas montrer la prédiction réalisée (même, notons-le, dans la "finale", censée rédigée après coup pour éviter de rien laisser en suspens !)²⁵⁴.

Il reste, dans la foulée de notre lecture de S 20, à regarder vers l'arrière en nous demandant si *eis tèn Galilaian* ne nous rappellerait pas quelque chose. Nous nous apercevons alors que ces mêmes mots clôturaient la Prologue de l'Évangile (**1 14**), annonçant l'entrée de Jésus dans une phase toute nouvelle de sa vie, la phase active et visible²⁵⁵ ; ils sont donc bien à leur place pour clôturer le récit de la Passion et annoncer l'entrée de Jésus dans une vie encore bien plus nouvelle, invisible celle-ci.

Quant au verbe *précéder*, *proagein*, il s'inscrit encore plus facilement dans notre lecture de S 20 D. Il a, en effet, été employé par Marc deux fois en tout, dont la seconde lui est propre, et qui sont deux préfigurations différentes, mais toutes deux saisissantes, du grand "passage" de Jésus :

- à propos d'une traversée, *eis to peran* (**6 45**)²⁵⁶ ;

- plus significativement encore, dans le tableau si impressionnant de Jésus marchant en tête de son groupe vers Jérusalem (**10 32**).

Ces deux évocations ne sont d'ailleurs pas tellement rassurantes. Les traversées n'ont pas toujours été faciles. En y repensant, un lecteur familier de l'Évangile ne peut pas ne pas voir s'annoncer, dans l'avenir des disciples, des tempêtes pendant lesquelles Jésus ne sera plus visiblement au milieu d'eux (voir S 7 A) ou y sera comme endormi (voir S 5 A). Quant à la marche vers Jérusalem, maintenant qu'on connaît son issue, elle est, elle aussi, une image chargée de menaces...

Et là vous le verrez, ekei auton opsesthe (16 7d).

Que vient faire là cette incise, englobée avec la précédente dans ce qui est présenté comme *ayant été dit par Jésus* ? Pourtant nous ne lisons rien de semblable en **14 28**...

Si, fidèles à notre méthode, nous cherchons ailleurs dans l'Évangile à quelle parole de Jésus ces mots peuvent nous faire penser, nous nous apercevons que le verbe *voir*, *horan*, qui est ultra-fréquent à l'aoriste *idein*, ne l'est pas du tout aux autres temps, et que, en particulier, il ne se trouve au futur que deux fois : en **13 26** (*opsontai*) et en **14 62** (*opsesthe*, comme ici), les deux fois pour parler de la vision du *Fils de l'Homme* à la fin des temps. Cela apporte de l'eau au moulin des exégètes qui pensent que, au moins chez Marc, il est question ici, non d'un rendez-vous fraternel dans la *Galilée* géographique (contrairement à ce que Matthieu semble avoir compris), mais d'une prophétie eschatologique. Je n'oserais prendre ce parti catégoriquement ; mais je dois dire que, littérairement parlant, il me paraît suggéré par une lecture de Marc menée selon la méthode dont je m'efforce de montrer le bien-fondé.

A noter que, chez Marc (et Matthieu), contrairement à ce qui se passe chez Luc, la vision du Messie *siégeant à la droite* de Dieu (**12 36**, d'après le Ps **110 1**) et celle du *Fils de l'Homme venant sur les nuées* (**13 26** d'après Dn **7 23**) avaient été intimement amalgamées dans la déclaration de Jésus à Caïphe (**14 62**) ; au *tombeau*, elles se dissocient de nouveau, tout en prenant les formes allusives, quasi évanescences, que j'ai subodorées : la position du *jeune homme assis à la droite* - et la promesse : *Vous verrez*.

²⁵⁴ Luc ignore ou omet entièrement cette prédiction. Et Matthieu, qui la donne, s'est cru obligé de situer effectivement en Galilée une dernière rencontre entre Jésus et ses disciples (Mt **28 16-20**) ; mais, étrangement, il précise la localisation en Galilée par : *sur la montagne où Jésus leur avait ordonné de se rendre*, alors qu'il ne montre nulle part Jésus ordonnant rien de tel !

²⁵⁵ Les mêmes mots reviendront encore deux fois dans les premiers débuts du ministère de Jésus (**1 28** et **39**), mais avec des additions qui voilent sensiblement l'effet d'écho.

²⁵⁶ Cependant il faut reconnaître qu'alors ce n'était pas Jésus qui *traversait*, mais les disciples qu'il forçait à le *précéder*, lui.

Et, étant sorties, elles fuirent loin du tombeau, car elles étaient-sous-l'emprise d'un tremblement et d'une stupeur. Et elles ne dirent rien à personne (16 8a).

La chute est d'une incroyable brutalité. Certes, les sentiments prêtés aux femmes ne sont pas vils. Le *tremblement*, *tromos*, a été attribué, par le verbe *tremein*²⁵⁷ à la femme au flux de sang (5 33), mais c'était sous le choc ébloui de sa guérison ; et la *stupeur*, *ekstasis*, est ce qui frappe les témoins d'un grand miracle (2 12 ; 5 42 ; 6 51).

Mais les actes pèsent bien plus lourd que les sentiments. Or, de même que Pierre, après avoir suivi *apo makrothen*, avait fini par fuir avec les autres disciples masculins, voici maintenant que les disciples féminins, après avoir tenu un peu plus longtemps et observé *apo makrothen*, finissent par fuir à leur tour. Et le plus grave est que ces femmes se dérobent ainsi à une mission capitale qui leur était expressément confiée.

Doit-on supposer que, après avoir cédé sur le coup à un mouvement de panique, elles se sont ressaisies ? Sur le plan historique, c'est plus que probable, et c'est bien ce qu'on lit chez Matthieu et Luc. Mais, sur le plan du récit marciel, rien n'invite à s'évader dans cette pieuse pensée. *Elles ne dirent rien à personne* n'est accompagné d'aucune clause atténuante, du genre de : "sur le moment". Et nous n'aurons pas pour elles de signe de réhabilitation, même aussi furtif que celui qui est accordé à Pierre par sa désignation comme destinataire privilégié de la grande Nouvelle.

Comment interpréter un "arrêt sur image" aussi cruel ? Les deux derniers mots qui nous restent à écouter apporteront-ils une lumière ?

Car elles avaient peur, ephoubouto gar (16 8b).

Tout d'abord, je revendique le droit d'admirer sans réserve la beauté que revêtent ces deux mots, d'un point de vue purement rythmique, s'ils sont un point final. Quand on ne s'obstine pas à attendre quelque chose d'autre qui serait à entendre après eux, leur force et leur capacité de résonance deviennent incomparables. La combinaison d'un effet d'inachevé, de béance, sur le plan du signifié, et d'un effet de porte qui claque sur le plan auditif, a quelque chose d'extraordinairement puissant.

Naturellement, c'est du pur Marc. Or Marc a pour le verbe *phobeisthai* nombre d'emplois en parallèle avec Matthieu et Luc ; mais il en a aussi un qui lui est propre, à la même personne (*ephoubouto*) et placé de même en position terminale : dans ce tableau déjà si fort où Jésus prend la tête de la troupe à l'approche de Jérusalem, tandis qu'on le suit avec terreur (10 32). D'après ce que nous savons maintenant sur la manière d'écrire de Marc, un tel écho ne saurait être fortuit. Il faudra nous demander s'il ne livrerait pas une clé, peut-être une clé maîtresse.

Mais commençons par conforter notre conviction que S 20 D est bien une récapitulation intentionnelle, en reclassant nos observations dans l'ordre du récit évangélique.

b) Reprise dans l'ordre d'ensemble de l'Évangile

Je ne m'acharnerai pas à signaler ici parmi les rapprochements quels sont ceux qui sont dus à une touche rédactionnelle de Marc. Ce serait facile, mais fastidieux.

Le Prologue montrait une double préparation de Jésus à son ministère, un baptême et une épreuve.

S 20 D rappelle, nous l'avons vu, la fin de ce Prologue par *eis tèn Galilaian*, et invite par là à voir symétriquement dans le récit de la Passion une préparation à la vie nouvelle où entre le Ressuscité. Que cette Passion ait été une épreuve comparable à la "tentation" dans le désert, c'est une pensée féconde. Qu'elle ait été un nouveau baptême, c'est beaucoup moins évident ; mais Marc (et lui seul) avait fait d'avance, et explicitement, le rapprochement lorsqu'il avait joint l'image du baptême à celle de la coupe (10 38-39)²⁵⁸.

²⁵⁷ C'est le seul autre exemple d'un mot de cette racine, et il est déjà au voisinage immédiat de *phobeisthai*.

²⁵⁸ Luc emploie aussi une fois l'expression (sans autre exemple dans le N.T.) *baptisma baptisthênai* (Lc 12 50), mais sans aucune clé pour comprendre ce que Jésus entendait alors par cette image.

La Première Partie commençait sur une journée de *sabbat* bien remplie, suivie au petit matin de la déclaration que Jésus devait *aller ailleurs* pour poursuivre l'*annonce* de l'Évangile.

Cela jette un éclairage sur ce *petit matin* qui, en S 20 D, suit un *sabbat* bien différent, et qui couronne surtout tout l'ensemble de ce qu'on appelle souvent la "vie active" de Jésus. La Résurrection est un départ, mais un départ pour continuer *ailleurs* la même activité.

Cette même Première Partie continuait par des guérisons, qui apparaissaient, entre autres, comme des variations sur le verbe *egeirein*, et qui se poursuivraient dans la Deuxième Partie, culminant alors dans le *réveil* de la fille de Jaïre.

Cette série pointait vers le *êgerthê* de S 20 D. Celui-ci suggère de voir dans la Résurrection la guérison de tous les maux, le "rétablissement" définitif, en promesse, de toute l'humanité.

Toujours dans la Première Partie, décidément plus riche encore que nous ne l'avions perçu, on voit les gens de Capharnaüm, puis la famille charnelle de Jésus, *chercher* à le garder.

La Résurrection est le refus de tout accaparement par les proches : *Vous le cherchez...Il n'est pas ici.*

La Deuxième Partie était celle des *traversées* vers l'autre rive, concrétisation et prolongement du *Allons ailleurs*.

La Résurrection ne précise rien sur cette *autre rive* où Jésus nous *précède* ; la valeur symbolique de l'indication : *en Galilée* reste obscure. Mais n'est-il pas dans la nature des choses que la Résurrection débouche sur un monde inaccessible à nos regards ?

La Deuxième Partie était encore celle où Jésus, après son double échec au-delà du lac et à Nazareth, commençait à mettre en piste ses *disciples* choisis en leur assignant des *missions* ; mais elle aboutissait à la constatation désolante qu'ils avaient le *cœur* irrémédiablement *dur* (voir la conclusion de S 8).

En S 20 D, Jésus, ayant fait la cruelle expérience de l'extrémité où conduisait ce *cœur dur* chez les disciples, se retourne vers les *femmes*, leur confie la Bonne Nouvelle dans sa teneur transfigurée par la Résurrection, et se heurte au même réflexe de *fuite*. La Résurrection apparaît dès lors comme quelque chose qui ne se suffit pas, qui a besoin d'être *annoncé*, et dont l'*annonce* réclame du courage.

C'est encore dans la Deuxième Partie qu'on a lu ce qui est manifestement la préfiguration la plus lisible de la Passion de Jésus : celle de Jean le Baptiste.

Mais, concernant la Résurrection, l'effet est tout de contraste. Dans la Deuxième Partie, *Iôannês êgerthê* n'était rien de plus qu'un fantasme d'Hérode ; en S 20 D, parlant de Jésus, *êgerthê* est devenu la réalité des réalités.

La Troisième Partie était tout entière occupée par la *montée à Jérusalem*. Chez Marc, celle-ci prenait une forme visuelle inoubliable dans le verset qui montre Jésus *en tête* et le reste de la troupe *suivant* dans la *peur*.

Cette *peur* atteint en S 20 D son paroxysme définitif dans la *fuite des femmes*, mais, du même coup, révèle un nouveau sens de la Résurrection : elle est l'étape ultime pour laquelle Jésus a *pris la tête*, résolument.

Au long de la montée à Jérusalem, la Troisième Partie a été jalonnée par ce qu'on appelle les Annonces de la Passion. Il serait beaucoup plus profond et plus exact de les appeler des annonces de la Résurrection-après-Passion.

C'est ce que montre, de façon ramassée à l'extrême, S 20 D : le *crucifié* s'est *relevé*, et la crucifixion n'a de sens que comme préalable à la Résurrection.

Il y a encore dans la Troisième Partie une annonce de la Résurrection, non plus en parole, mais en image : celle qui eut lieu *sur la haute montagne*.

Evoquée, dans le *tombeau*, par le *vêtement blanc*, elle nous dit que la Résurrection est une *transfiguration*, ce qui est une facette de plus sous laquelle nous pouvons la contempler.

La Quatrième Partie était centrée sur le *Temple*. On voyait Jésus *y entrer* puis en *ressortir*, avec une sorte de colère les deux fois. Ce *Temple*, avec ses *grandes pierres* se révélait en définitive promis à un destin tragique.

Marc ne dit pas, comme Jean, que Jésus s'était fait fort de *reconstruire le Temple en trois jours, parlant du temple de son corps* (Jn 2 19-21) ; mais le *corps* de Jésus, disparu après que la *grande pierre* a été roulée loin du *tombeau*, laisse entendre que les *pierres*, même *grandes*, n'ont pas le dernier mot.

D'ailleurs, deux au moins des paroles prononcées par Jésus dans le *Temple* préparaient la nouvelle de la Résurrection : la proclamation que la *Pierre rejetée* devait *devenir la pierre maîtresse* de la construction (S 14 A), ce qui était une auto-désignation transparente de Jésus - et l'affirmation contre les sadducéens que *les morts ressuscitent* bel et bien, *egeirontai* (S 14 C).

A partir de l'entrée dans la Cinquième Partie, celle de la Passion, les passages destinés à être rappelés en S 20 D se font de plus en plus nombreux et pressés. La scène du *tombeau* évoque en effet :

- S 17, par l'*embaumement* (fût-il seulement projeté) du *corps* de Jésus,
- S 18, par la *fuite des femmes*, répétant celle des *disciples* à Gethsémani,
- S 19, par les allusions discrètes au *reniement de Pierre*.

Puis, péricope par péricope :

- S 20 A, par la désignation de Jésus comme *le crucifié*,
- l'Interlude de S 20, par le groupe des *femmes*,
- S 20 C, par le *tombeau* avec sa *Pierre roulée*.

Je remarque que S 20 B, c'est-à-dire la péricope de la *mort de Jésus*, est la seule de S 20 où je n'aie trouvé aucun lien audible avec la scène finale. Il n'était pourtant pas difficile à Marc de faire dire, par exemple, par le *jeune homme* aux *femmes* quelque chose comme : "Voyez et croyez", qui aurait été une réponse cinglante au *...pour que nous voyions et croyions* des grands prêtres au Golgotha. S'il s'est abstenu de toute allusion de ce genre, serait-ce pour suggérer (avec le maximum de légèreté !) que Jésus, s'il est encore et à jamais *un crucifié* (comme en S 20 A), n'est plus un mort (comme en S 20 B) ? Je n'oserais pas l'exclure...

Conclusions sur S 20 D

Qu'on les recense dans un ordre ou dans un autre, et que l'on accepte ou non les cas les moins évidents, les rapprochements que j'ai signalés me paraissent largement assez nombreux pour imposer l'idée que Marc a délibérément donné à cette péricope du *tombeau* le caractère d'une récapitulation, et d'une récapitulation tout particulièrement soignée.

Ne serait-ce pas le signe qu'il voulait, non moins délibérément, en faire une péricope finale ? C'est, je crois, poser la question de la fin du Deuxième Evangile dans des termes capables de la renouveler.

Mais il faut ressaisir d'abord la position de S 20 D dans l'ensemble de la Section S 20, et même de la Cinquième Partie.

CONCLUSIONS SUR S 20

Comme beaucoup d'autres Sections, S 20 a pris dans nos oreilles un rythme de deux+deux :

- les deux péricopes du *Calvaire*, conduisant Jésus jusqu'à sa *mort*, qui déclenche chez un païen la proclamation, inattendue et superbe, de sa grandeur : *Voyant qu'il avait ainsi expiré...il dit : Cet homme était fils de Dieu (15 39)* ;
- puis les deux péricopes du *Sépulcre*, le conduisant jusqu'à sa *résurrection*, qui déclenche chez des Juives proches de lui une *fuite* épouvantée et un lourd silence : *Il s'est relevé...Elles ne dirent rien à personne (16 6-8)*.

Le contraste, ainsi dénudé, est d'une rare puissance. Et, si l'on veut bien observer que Marc a imprimé fortement son sceau rédactionnel sur les deux conclusions ci-dessus, je ne pense pas qu'on puisse se refuser à reconnaître là l'effet majeur qu'il a voulu pour cette Section.